

## Éditorial

## Saint Bernard, priez pour ce tunnel

**Claude Ansermoz**

Rédacteur en chef

Dire que, dans les deux vallées séparées par le Mont-Mort, les habitants ne savent plus à quel saint se vouer tient de l'euphémisme. Du côté valaisan, ils en seraient presque à s'en remettre à Bernard de Menthon, patron des alpinistes et fondateur de l'hospice du même nom. Depuis que la route du col est impraticable, la fermeture à durée indéterminée du tunnel menant vers l'Italie fait que ce coin de pays est devenu un cul-de-sac où plus personne ne passe. Alors que 2000 voitures y transitaient normalement quotidiennement.

Du côté d'Aoste, on prierait plutôt Anselme de Cantorbéry. Comme pour mieux marquer son attachement à la Suisse voisine. Après tout le soussigné, comme nombre de Chablaisiens ou d'Ormonans, doit à cet archevêque rebelle son patronyme. Et la capitale valdôtaine, si francophile, fourmille de noms de rues familières comme la via Losanna ou la via Vevey.

Au-delà de ces attachements historiques, cela fait longtemps que ces deux coins de pays collaborent étroitement. Et bien au-delà des cépages aux racines similaires qui poussent sur les deux coteaux. Il existe même des fonds européens Interregg dotés de millions de francs pour développer la culture, la

mobilité et l'économie par-delà les deux frontières. Rappelons que Vaud et la Ville de Lausanne font partie des actionnaires qui ont massivement investi dès le percement, en 1962.

À titre d'exemple de ces échanges désormais brimés, prenons ces deux espoirs valdôtains qui jouent au HC Martigny. Et qui doivent désormais rouler cinq heures via un autre tunnel, celui du Mont-Blanc, pour s'entraîner du côté de la patinoire du Forum d'Octodure et revenir. Étroublés est devenu un village fantôme. Aoste craint de ne plus revoir ces Vaudois et ces Valaisans qui débarquent en nombre pour ses

«Du côté d'Aoste, on prierait plutôt Anselme de Cantorbéry»

marchés ou sa Foire de la Saint-Ours. Les hôteliers-restaurateurs du district d'Entremont sont inquiets. Même le Marché de Noël de Montreux va perdre des milliers de clients italiens.

Dans cet imbroglïo, le diable est italien. Le principal acteur n'a pas ou mal entretenu son tronçon. Il se mure dans le silence et n'a toujours pas commencé les travaux nécessaires. Les pertes se chiffreront en millions. Les licenciements menacent. Un beau gâchis pour un tunnel dont l'exploitation est bénéficiaire. **Pages 26 et 27**

## Grain de sable

## La guerre des glaires

**Gregory Wicky**

Rubrique Vaud &amp; Régions

Depuis le début du mois, cracher dans les rues de Lausanne est passible d'une amende d'ordre de 100 francs. L'étrange nouveau règlement de police est ainsi fait: laisser vos ordures sur l'espace public vous coûtera 150 francs, on passe à 200 si vous y faites vos besoins (idem pour la petite ou la grosse commission, voilà qui fleure déjà l'injustice à plein nez), on redescend à 150 francs si vous ne ramassez pas la crotte de votre chien - ce n'est pas que je sois passionné à ce point-là par les affaires de crottes, mais c'est tout de même rassurant de savoir que les miennes valent plus que celles de *Médor*. Mais là n'est pas le propos. Car le propos du jour, c'est le crachat

Certes, mollarder n'est pas la fonction la plus élégante du corps humain. Et on comprend qu'une vieille glaire répandant ses germes sur un trottoir ne soit pas le paradigme de l'hygiène urbaine. Mais 100 francs, quand même... En équivalence de délits routiers, l'acte pèse 20 francs plus lourd que «s'arrêter sur un passage à niveau»

(art. 18, al. 2, let. f, OCR) ce qui, vous en conviendrez, paraît pourtant autrement plus dangereux. La sanction correspond encore au franc près à «stationner à un endroit où une interdiction de parquer est signalée, pendant plus de quatre heures mais pas plus de dix heures» (2.50; art. 30, al. 1, OSR). Une durée, il faut le concéder, plus ou moins équivalente à celle de la vie de nos pauvres microbes sur le trottoir.

Mais là ne semble pas vraiment être le nerf de la guerre. Car de ce nouveau règlement se dégage l'impression que c'est surtout au niveau du «vivre-ensemble» que les choses se jouent. Et donc la question: cracher constitue-t-il vraiment une incivilité? Faut-il à tout prix que tout soit propre, chic et beau, partout et tout le temps? La rue, on y passe, on y vit, on y trimballe des organismes imparfaits, qui secrètent, qui débordent... Amendé, le joggeur en bout de course, trachée brûlante et glandes salivaires en furie? Et les enrhumés, aux sinus noyés de flegme mais dont le paquet de Kleenex est resté à la maison, sanctionnés eux aussi? Tout cela paraît bien inhumain. Je n'ai jusqu'ici pas été un cracheur, je n'avais d'ailleurs jamais vraiment réfléchi à la question. Mais je crois que je vais m'y mettre, tiens juste pour protester. Le frisson de la rébellion à vil prix. Enfin à 100 balles quoi.

## Enquête

## Mihaela, 18 ans morte dans l'indifférence

Un réseau rom aurait forcé cette Roumaine, assassin France voisine, à se prostituer à Lausanne. Récit de cet enfer vers la clandestinité

## L'essentiel

- **Seule** Durant un an, personne n'a signalé sa disparition
- **Enrôlée** Elle croyait suivre l'homme qu'elle aimait
- **Clandestine** À Lausanne, elle vivait à l'abri des regards

**Pascale Burnier** Textes  
**Odile Meylan** Photos

Un corps dénudé, sans visage, abandonné dans un bois près de la commune du Frasnois en France voisine. Durant un an, elle n'était que ça. Une inconnue assassinée. Une jeune femme dont personne n'a signalé la disparition, dont personne n'a réalisé qu'il ne la croisait plus en bas de l'immeuble. Pas un parent, pas un ami, pas un voisin. Malgré une recherche dans toute l'Europe.

La semaine dernière, les polices vaudoise et française annonçaient avoir arrêté le présumé auteur d'un crime sordide commis en décembre 2016 entre Lausanne, Sullens et la France voisine: un Français âgé de 30 ans travaillant à Lausanne. La victime, poignardée à 26 reprises et frappée à la tête au point de la rendre méconnaissable, était enfin identifiée. Ce visage était celui de Mihaela Mioliu, une jeune Roumaine de 18 ans (*«24 heures» du 10 novembre*).

Avant ce jour de novembre 2016 où elle est montée dans une voiture pour ce qui allait être ses derniers instants de vie, Mihaela vivait pourtant juste là, près de chez vous, dans un appartement discrètement sous-loué d'un quartier populaire de Lausanne. Le soir, elle vendait son corps à Sévelin, haut lieu de la prostitution de la capitale vaudoise. Elle enchaînait certainement les passes. Entre le silence et les cris d'un plaisir simulé. Sans qu'un client ne se soucie de son destin.

Comment a-t-elle pu mourir dans une telle indifférence? Mihaela est-elle devenue malgré elle le symbole d'une prostitution si clandestine qu'elle efface les existences? Son histoire est certainement celle d'autres filles d'Europe de l'Est. Selon nos sources, son enfer a commencé par l'amour. Celui d'un Rom, au pays, qui l'a séduite, lui a promis une vie meilleure. Mihaela l'a suivi.

À 160 kilomètres au nord de Bucarest, dans la région des Carpates, le village de Godeni abrite un peu plus de 3000 habitants. C'est là que vivent aujourd'hui les parents de la jeune femme. Selon le lieutenant-colonel Pascal Péresse de la gendarmerie Bourgogne-Franche-Comté qui a enquêté sur ce crime, ses parents n'ont pas alerté les autorités. Peut-être parce qu'ils avaient déjà désapprouvé le départ de leur fille avec cet homme, qui sait. Comme souvent, ils ne devaient certainement pas savoir qu'elle se prostituait loin de chez elle.

## Sous l'emprise d'un «lover-boy»

La technique du *lover-boy* est bien connue dans les pays de l'Est. «L'homme fait tout pour que la fille tombe amoureuse de lui. Il lui fait miroiter un bel avenir, mais, tôt ou tard, il l'amène à se prostituer, explique Alice Bernaschina, adjointe à la direction de l'association Fleur de Pavé à Lausanne. Il lui dit que c'est un moyen d'accéder plus rapidement à leurs rêves, avoir une maison, une voiture, un business. Sous l'emprise de l'homme qu'elle aime, souvent la femme accepte.»

Mihaela n'a certainement pas compris ce qui était en train de lui arriver. Selon plusieurs sources, elle aurait évolué sous les radars. Autrement dit, elle a apparemment été enrôlée dans un réseau



**Près de chez vous**  
Mihaela partageait un appartement de ce quartier populaire de Lausanne avec d'autres Roumaines.

«On aime bien dire que la prostitution est un métier pas comme les autres. La réalité, c'est que ce soi-disant métier est exercé en majorité par des femmes migrantes qui ne sont pas libres»

**Elise Shubs** Réalisatrice lausannoise du documentaire «Impasse»

de prostitution rom. On sait qu'elle ne travaillait pas dans un salon, mais dans la rue. Elle n'était donc pas enregistrée. Pas impossible non plus que sa descende aux enfers ait débuté par la mendicité avant que ses bourreaux ne lui imposent de vendre son corps.

Un rapport du Conseil fédéral de 2015 sur la traite d'êtres humains à des fins d'exploitation sexuelle décrypte le traitement réservé aux Roumaines et aux Bulgares prises dans des réseaux. «Certains n'ont pas le droit de décider des pratiques, ni des clients, ni des conditions auxquelles elles proposent leurs services

sexuels. Les criminels exercent une pression constante sur leurs victimes en les menaçant.» Elles sont aussi «contrôlées, surveillées et ne conservent que des sommes modiques de leur travail».

## De la Roumanie à Sévelin

Sur le terrain, Fleur de Pavé, l'association de défense des travailleuses du sexe, observe plusieurs situations qui amènent des femmes à se prostituer. «Il peut y avoir parfois le phénomène des réseaux, explique Alice Bernaschina. Nous avons parfois des soupçons ou des témoignages mais je ne peux pas dire quelle est

la part des femmes qui sont dans cette situation. Ce qui est sûr, c'est que si nous repérons une femme qui veut en sortir, nous ne restons pas axés sur notre mandat de prévention et nous essayons de l'aider.»

Anne Ansermet a travaillé durant longtemps pour cette association avant de créer, avec sa collègue Angela Oriti, l'Association de soutien aux victimes de traites et d'exploitation (ASTREE). De son ancien travail au contact de ces femmes de rue, elle reste marquée par la jeunesse des Roumaines prostituées. À ASTREE, elle a aussi connu une femme du même

pays trompée par de fausses promesses puis prostituée de force.

Il y a tout juste un an, Mihaela était là, à Sévelin. Comme ces jeunes Roumaines peu vêtues en ce jeudi soir, elle devait ressentir le froid glacial quasi ordinaire d'une nuit de novembre. Sur l'avenue qui porte le nom du quartier, des femmes, perchées sur des talons, sont à l'affût des clients. Dans ce secteur, les prostituées viennent de Roumanie, parfois de Bulgarie. Toujours des femmes jeunes. Toutes au corps élané et au visage de poupée surmaquillée. Mihaela? Inlassablement, la réponse est identique: «Je ne

la connais pas.» Une voiture s'approche. À l'intérieur, deux hommes, la cinquantaine. La jeune Roumaine demande s'ils l'emmenent dans un salon. Les deux hommes la veulent juste pour eux. Dans la voiture. Elle ose refuser. La voiture s'éloigne.

À chaque approche, les jeunes femmes nous offrent un rapide sourire. Elles s'intéressent à l'histoire de Mihaela mais assurent que leur vie est «OK». On questionne encore. «Une personne est-elle en train de nous surveiller?» La réponse est discrète. Parfois, un mouvement de la tête pour acquiescer. Parfois, des paupières qui se ferment lentement. Oui, des macs, comme on dit dans le milieu, guettent certainement l'activité de «leurs employées».

La Lausannoise Elise Shubs a parcouru les rues de Sévelin durant plus

d'un an pour tourner son documentaire *Impasse*. Dans un café, elle raconte ce qu'elle définit comme un triste théâtre. «Dans la rue, il faut être belle, forte, et positive. Alors vous voyez ces femmes qui rigolent entre elles, qui sourient. C'est clair que si vous faites la tête, cela n'attire pas les clients. Elles ont revêtu un costume, elles ne se font pas appeler par leur vrai prénom. Dans la prostitution, il y a une scène, des acteurs et des rôles.» Pour elle, la réalité de la prostitution est crue et sordide. «On aime bien dire que la prostitution est un métier pas comme les autres, se désole Elise Shubs. La réalité, c'est que ce soi-disant métier est exercé en majorité par des femmes migrantes qui ne sont pas libres.»

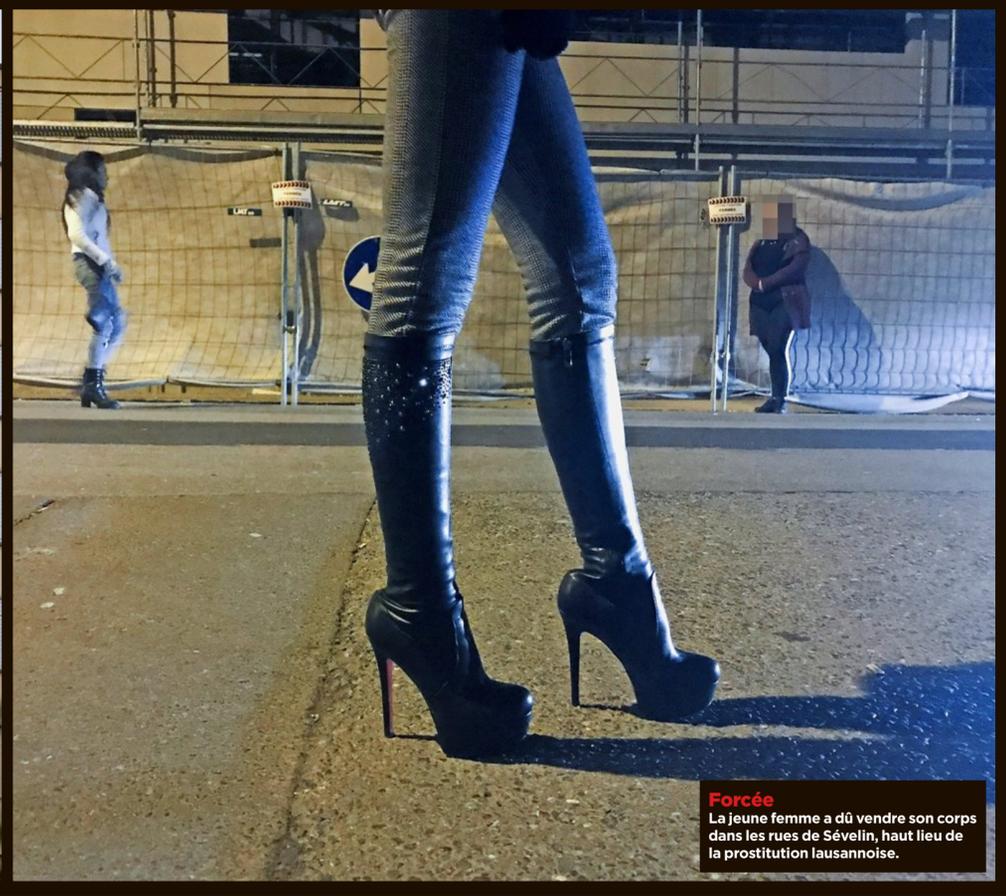
Si les prostituées de Lausanne n'ont pas remarqué l'absence de Mihaela, c'est aussi parce que ces femmes bougent régulièrement de ville en ville. «Ce sont des

personnes très mobiles, certaines n'ont jamais de contact avec les autorités ou les institutions, remarque Alice Bernaschina de Fleur de Pavé. Le problème, c'est que personne ne s'inquiète quand une fille n'est plus là. Certaines prostituées sont à Sévelin depuis des années, mais une grande partie se déplacent beaucoup.»

## L'isolement de la prostitution

On ne sait pas combien de temps la jeune Mihaela est restée à Lausanne. Dans son quartier, elle partageait un appartement avec d'autres Roumaines. Au milieu des nombreux immeubles du secteur, facile de passer inaperçue. «Ici, chacun vit dans son coin, explique le kiosquier. Ça a bien changé. Il y a quinze ans, on avait plus de contacts avec les gens.»

Impossible de savoir combien d'autres femmes vivent dans nos villes tout en étant réduites à la clandestinité. Réseau ou pas, vendre son corps engendre l'isolement. «C'est une vie de secrets, relève Elise Shubs. On ne peut pas se lier d'amitié parce que l'on n'ose pas dire ce que l'on fait, qui l'on est. La plupart de ces femmes travaillent 7 jours sur 7, si c'est la nuit alors elles dorment le jour, leur seule activité se résume aux courses.» Anne Ansermet abonde: «Ces femmes sont souvent seules. La prostitution est une activité stigmatisée. Il est très difficile de se faire des amis, si ce n'est dans le milieu. En plus des déplacements réguliers, le fait qu'elles ne parlent souvent pas le français isole encore davantage.» Sans parler de la solidarité qui s'entrechoque parfois sur une autre réalité, poursuit Alice Bernaschina. «Ces femmes sont certes collègues, mais aussi concurrentes.»



**Forcée**  
La jeune femme a dû vendre son corps dans les rues de Sévelin, haut lieu de la prostitution lausannoise.